

vait prévoir que pas un de ces infortunés n'arriverait au terme de sa douloureuse hégre...

"A la bifurcation des routes de Radomir et de Dubnitsa, nous vîmes un certain nombre d'*arabas* traînés par des buffles, s'engager dans cette dernière, qui continue à tourner au pied du Vitoch, tandis que l'autre s'en écarte... Nous approchâmes d'une maison près de laquelle étaient arrêtés un grand nombre d'*arabas*. Impossible de pénétrer dans cette chaumière encombrée de réfugiés. Je vis transporter des enfants, à demi morts de froid, qui poussaient des cris déchirants. D'autres, complètement gelés, ne criaient plus, et peut-être même ne respiraient plus. Ce navrant spectacle ôta tout courage aux malheureux parents, qui, sans doute, eux aussi, trouvèrent la mort quelques jours plus tard..."

"Quatre traîneaux passèrent rapidement devant nous, escortés par des zaptiés. Ces véhicules emportaient des fonctionnaires enveloppés de fourrures et un coffre-fort. C'était le personnel de l'administration du Crédit agricole. Ces gens pratiques suivaient l'exemple de Bilboquet. Ils sauvaient la caisse..."

Sur le compte des défenseurs de la Turquie, il y a beaucoup à dire : Commençons par les Tcherkess ou Circassiens ; "Quand ces hommes sont venus dans le pays, on leur a bâti des maisons, distribué des terres, des bœufs, de la semence. On a labouré gratuitement pour eux la première année. Encouragés par l'impunité, ils ont volé des œufs, puis des poules, des moutons, des bœufs, pour finir par des chevaux, de l'argent et des femmes. On m'a raconté un fait qui est vraiment horrible. Des Tcherkess ont amené deux prisonniers serbes à un colonel, qui leur dit :

"—C'est bien, laissez-les là et je les ferai conduire plus tard au vali.

"—Je veux les conduire moi-même, répondit un des Tcherkess. C'est moi qui les ai faits prisonniers. Ils m'appartiennent, je ne permettrai pas que d'autres bénéficient de ma capture.

"Le colonel persistait dans son refus, le Tcherkess tira son sabre et fit voler les têtes des deux malheureux soldats serbes..."

Les Albanais valaient mieux, semble-t-il. En tous cas, ils plaisaient davantage à M. Hugonnet. Ils formaient le gros des hachi-bouzoucks. "Le mot *hachi-bouzouck* ne veut pas dire mauvaise tête, comme on le croit généralement, mais "dont le chef est mauvais," *bach* signifiant à la fois chef et tête. Les officiers des irréguliers ne sont pas, en effet, nommés par le gouvernement, ce sont des *condottieri* improvisés." Un portrait d'un de ces Albanais. "Il était grand, élancé, superbe comme Apollon. Sa longue chevelure dorée flottait au vent. Sa barbe épaisse et courte était du plus beau blond vénitien. Ses grands yeux noirs, surmontés d'une arcade sourcilière de même couleur et d'une régularité parfaite, exprimant l'intelligence, la douceur et le courage. Son teint rose, ses traits fins, son nez droit, son profil olympien, rappelaient le type adopté par les artistes italiens pour représenter le héros des légendes évangéliques. Son costume se composait d'une veste, d'un gilet en laine blanche soutanée de noir, d'un pantalon de même couleur, bouffant et attaché au genou. Il portait des guêtres de feutre noir, sur lesquelles s'enroulaient en losanges des cordes qui attachaient des espadrilles en peau de buffle. Autour de sa large ceinture de laine rouge étaient enfilées, dans une étroite courroie, trois ou quatre petites gibernes de cuivre artistement ciselées. Elles étaient de différentes grandeurs et contenaient, outre les munitions, les ustensiles, la graisse, l'huile, nécessaires à l'entretien des armes. La petite, dans laquelle se trouvaient, je crois, les capsules, n'avait pas plus de deux centimètres de côté. Ce gaillard, campé en pleine lumière, eût fait un admirable modèle pour la statuaire. Il me raconta qu'il avait été en Roumanie et m'assura que si je voulais le prendre à mon service il me suivrait partout.

"Nous rencontrâmes plusieurs milliers d'Arnautes formant de petits groupes autour de leur bannières ou *bairaks*, sur lesquels la croix est unie au croissant. En Albanie, chaque tribu a le sien ; du reste, dans toute la Turquie, les subdivisions territoriales intermédiaires entre le vilayet et le Yaza se désignent sous le nom de sandjak, qui

signifie drapeau. Ces Albanais, les uns à cheval, d'autres à pied, ceux-ci à peine vêtus, étaient mal armés de fusils à piston ; leur ceinture, chargée de poignards, de sabre et de pistolets immenses, à la crosse ornée d'incrustations de cuivre, brillait au loin. Plusieurs en passant à côté de nous, tirèrent à demi leur sabre, par habitude plutôt que pour nous menacer, car le froid les talonnait et ils marchaient très vite, sans s'arrêter. Un seul cavalier dégaina complètement son sabre et en menaça, pour rire, mon compagnon, en lui criant : *Bono...*

"L'Albanais est fier et il craint les coups de bâton plus que la mort, à cause de l'humiliation. Du sang, mais pas de honte ! telle semble être sa devise. L'Albanais est hospitalier. Les étrangers sont sacrés et on le fait escorter d'un village à l'autre. Mais la vendetta se pratique sur une vaste échelle, ce qui amène une dépopulation rapide. Un Albanais demande une femme en mariage. Il paye la dot et emmène sa fiancée qu'il garde pendant quinze jours. Dans l'intervalle il peut la renvoyer ; mais alors il doit un sang à la famille. Contre l'étranger il a recours à l'autorité, mais contre ses compatriotes il se venge lui-même. Jamais il ne s'adresse à la justice. Les chrétiens de l'Arnaoutluk ne payent pas leurs impôts. Ils dépensent tout ce qu'ils ont pour se traiter réciproquement les jours de fête. Ils célèbrent notamment les saints Dimitri, Nicolas et Georgio. Quand leurs évêques les blâment de se ruiner ainsi, ils les menacent de se faire musulmans. Un grand nombre se sont convertis depuis quarante ans et ce sont eux qui, fanatiques comme tous les néophytes, ont commis des massacres en Bulgarie."

Terminons par ce tableau si curieux de la vie agreste en Bulgarie :

"L'ameublement de notre maison, dit le narrateur, se bornait à quelques tabourets de bois et à divers ustensiles de cuisine. Mais les murs étaient tapissés par des tonneaux et des sacs de provisions qui en faisaient l'ornement et annonçaient l'aisance. La famille se composait d'abord d'un vieillard grand et maigre, au type tartare. Son nez violet et retroussé, sa moustache blonde grisonnante, hérissée comme celle d'un chat. Sa femme, grande et sèche, gouvernait despotiquement l'intérieur. Sa belle-fille, grosse brune, pouvait avoir été jolie, mais elle avait de vilaines dents. Toutes deux étaient vêtues de longs manteaux de laine blanche, brodés en soie de toutes les couleurs. De longues nattes de cheveux tombaient dans leurs dos. Elles s'assirent familièrement au pied de mon lit, près du feu, et se mirent à filer ou à tricoter, jusqu'à une heure avancée. Il faisait nuit depuis une heure quand je vis rentrer cinq ou six jeunes gens vigoureux qui s'assirent silencieusement autour du feu. Je demandai d'où ils venaient.

"—De faire paître les troupeaux, me répondit-on.

"—Mais en ce moment la campagne est couverte de neige et il n'y a pas de pâturages ?

"—Après la moisson, on construit sur place des meules de paille, et pendant l'hiver on les donne à manger aux troupeaux, que l'on conduit chaque matin à la montagne. On évite ainsi les frais de transport, l'emménagement et on soustrait le bétail aux excursions des pillards. Il est, en effet, plus en sûreté dans la montagne, inaccessible pour d'autres que les gens du pays, à une saison où les sentiers sont cachés par la neige, qu'il ne pourrait l'être dans un village facile à découvrir. Hommes et bêtes partent avant le jour. Une fois à la montagne, leur couleur se confond avec celle de la neige, on ne les aperçoit pas, et ils rentrent de nuit. On évite à la fois les voleurs et les collecteurs d'impôts.

"Ces jeunes bergers, gros, rouges, forts et habitués au froid, se contentèrent pour dîner, d'un morceau de pain noir gelé que leur tendit leur mère. Ils firent chauffer sur la cendre et mangèrent lentement ce mastic indigeste. Ils burent de l'eau, puis allèrent dormir."

C. A.

Un horloger, de Newcastle, vient de finir un set de trois boutons de chemise, dont l'un contient une montre qui tient très bien le temps, le cadran (dial) ayant environ trois huitièmes de pouce de diamètre. Les trois boutons sont reliés par une bande d'argent en dedans de la fable de la chemise ; et la montre contenue dans celui du milieu est montée en tournant le bouton d'en haut, et les aiguilles sont arrangées en tournant celui d'en bas.

SUIVEZ-MOI

"Il pleut, le ciel est sombre et le vent qui soupire
Trouve un écho plaintif tout au fond de mon cœur.
On dirait qu'en passant il effleure une lyre
Qui chante la douleur."

BON ! me voilà prise du *spleen*, et tout cela par la faute de cette vilaine pluie qui ne cesse de tomber depuis plus de deux heures. Je devais sortir, et ce contretemps me dérange excessivement. Je m'ennuie et ne sais plus que faire de ma soirée.

Vingt fois déjà je me suis arrêtée à ma fenêtre pour étudier les nuages qui ont l'air à prendre de mon inspection une teinte plus plombée, plus menaçante. Démoralisée tout-à-fait, je jette un regard sympathique aux quelques piétons affairés qui passent vivement, faisant si piteuse mine sous leurs parapluies et caoutchoucs. Ces costumes, plus commodes qu'élégants, ne sont pas d'un effet séduisant, je décide séance tenante que dorénavant quand je devrai à mon tour revêtir un manteau ciré, je prendrai les petites rues...

Sur ces réflexions, plus sèches que leur point d'inspiration, je m'aperçois que la maison entière est plongée dans un silence inaccoutumé, les enfants sont couchés, je suppose, et je descends à la salle à manger. Ah ! on est d'expédition ici, la grande table est entourée. Ma mère et mon beau-frère, lorgnon sur le nez, se partagent amicalement—lumières et passe-temps—une liasse de journaux, *Herald, Star, Gazette, La Presse, La Patrie*, jusqu'au *New-York Weekly* qui s'étale fièrement sur les genoux de grand-mère.

Il n'y a pas à s'y méprendre, ces gens-là sont heureux, et disposés à apprécier... jusqu'à la pluie. Il est dommage de les déranger, mais la tentation est trop forte, je m'arrête un instant pour taquiner.

—Dis-donc, mère, suis-tu les *love tales* ? (elle a bientôt soixante-et-cinq ans).

—Oh ! non, me dit-elle d'un ton au-dessus de son affaire, je ne lis que les articles détachés.

La croyez-vous ?... *I don't...* Je passe et me réfugie à l'autre bout, près d'une longue petite femme qui, tout en lisant, berce tout doucement un petit berceau blanc. Je me penche sur son livre et lis en grosses lettres capitales : *La vie d'une jeune femme élégante*. Certes !... madame, je m'efface. Ma robe de chambre défraîchie, qui, a franchement parler, n'a de mérite autre que sa bonne couleur foncée, sa solidité et son confort réel, me fait vite apercevoir que je ne saurais poser dans ce milieu, encore moins illustrer les idées pompeuses de l'auteur, et je n'aurais pas le moindre avantage à rivaliser avec cette envahissante élégante qui sait si agréablement faire passer le temps de ma sœur.

Je revenais tristement dans mes parages, quand une idée lumineuse m'est survenue : *Mes lectrices*, mais comment ai-je pu les oublier quand j'ai tant de choses à leur dire. Vous ne savez pas, j'ai été à Québec et je m'y suis amusée.

Comme je n'aime pas à jouir d'un plaisir seule, nous allons y retourner ensemble, je vais revivre pour vous ces quelques jours de paisible bonheur. En êtes-vous ? *Come...* Allons, voilà encore que ce mot anglais m'échappe. Ce n'est pas ma faute, j'écris de même que je parle et ne puis me changer. Au risque de passer pour une Irlandaise (ce qui, entre nous, se dit assez souvent et ne me déplaît nullement), je reste *moi*, et si parfois mes échappées britanniques vous forcent à recourir à votre dictionnaire, pardonnez en sachant qu'on ne m'a jamais grondée ou caressée autrement que dans ce langage.

Pour ma nationalité anglaise, je n'ai gardé que juste assez de sympathie pour savoir comprendre et pouvoir dire d'un accent sincère et vrai son grand mot patriotique : *God save Our Gracious Queen*.

Mais je m'attarde, et nous partons. Vite, vite, embarquez, le bateau va partir et nous laisser là, et je ne voudrais pour tout l'or du monde manquer ma surprise. Je vais là-bas saluer deux de mes sœurs, religieuses dans une même communauté, dont une revenant des provinces maritimes doit se joindre à l'autre pour revenir à Montréal.

Grand est l'émoi causé par cette nouvelle inattendue, aussi je n'hésite pas, je pars, je vole, j'obtiens, grâce à ma santé chancelante, un billet complimenteraire (merci à qui de droit), et nous voilà à